

un infime petit rien

luc dall'armellina

Dolie est une jeune femme, elle a la particularité d'être aussi "femme" que "jeune", ce qui est assez rare chez une jeune femme. Je l'ai rencontrée il y a bien longtemps, si longtemps déjà. Longtemps : c'est ce repère atemporel, cette vague zone de flou, ce sentiment vivant, pris entre quelques images du passé et leur persistance à être ressenties aujourd'hui encore.

Je ne saurais vous dire à quel moment, en quelles circonstances de ma vie je l'ai rencontrée. Peut-être à cause de la présence mystérieuse et fuyante qu'elle avait en face de moi. Je sais qu'elle m'avait parlé de son métier pourtant. Du plaisir manifeste qu'elle avait à le faire. Elle était dentellière. A grands éclats de voix, elle mimait, contait, son rapport physique presque, avec les tissus, les ciseaux. Quand elle parlait de la qualité d'un ouvrage, elle devenait mystérieuse, comme s'il s'était agi là d'une magie ; à laquelle elle participait, sans oser l'avouer pourtant.

L'éclat de vie de ses yeux me traversait la rétine lorsqu'elle parlait du "soyeux" d'un fil de lin, du "crémeux" d'un velours noir... Oui... C'est ça, et plus loin encore, d'un éclat de rire à fêler les cristaux de l'indifférence, elle décrivait comment, à l'emporte-pièce, elle tailladait, ajourait des tissus sans formes aux textures plus soyeuses les unes que les autres, pour en faire un ouvrage à elle. Elle n'osait pas dire : une oeuvre.

Elle savait pourtant, que le mot qui convenait était celui-là... Elle n'osait le porter à ses lèvres, comme si, le dire lui aurait retiré un pouvoir magique, divin même. Plus avant encore dans la discussion, elle avait pris soudain une voix rugueuse, aux sonorités presque palpables, pour dire comment, en taillant le tissu, elle pensait trancher vif dans de la morale bien pensante. Et puis aussi comment, à coups de ciseaux savamment donnés, elle tailladait dans des idées toutes faites. Pour elle, la dentelle devait servir la beauté, et pour cela, ne faire aucun compromis avec les préjugés de l'époque. "La dentelle est un art" disait-elle. Et s'en suivait un silence dingue, un silence religieux. Et diabolique aussi. Un silence sur lequel elle prenait appui pour parler, parler encore, avec la même frénésie, le même souffle de passion... Oui, c'est ça. Je me souviens. Elle disait aussi : "C'est un art, et à cause de cela, il provoque." C'était là le maître mot : la provocation. Et c'est vrai qu'elle maniait les mots comme des couteaux avec la même science du combat qu'un maître de "Tai Jitsu".

Des couteaux, oui, effilés sur la tranche, mais caressants sur le plat... Elle était comme ça Dolie : Jeune et Femme et Provocante. Puis elle m'avait dit que son patron n'arrivait plus à vendre ses créations. In lui reprochait leur folie à l'excès, leur hystérie. Le mot était lâché. Et malgré la reconnaissance et l'estime qu'elle avait pour cet homme, elle l'avait cloué au poteau de ses yeux puis lui avait lancé une gifle, magistrale. Une gifle à toute volée, de sa petite main, oui, main

couverte de bijoux aux contours saillants et aux brillances extravagantes. Comme ça : **PZZAAFF !** Du revers de la main. Elle m'avait dit tout ça, nous prenions un café à la terrasse d'un café-bar à La Rochelle... ou était-ce à Bordeaux ? ...

Elle partait le soir même. Allait traverser l'océan pour vendre son savoir, son savoir-faire. Elle partait, comme une hérétique chassée, pour dire qui elle était et pour le faire savoir, là-bas aux Amériques.

Boulevard Saint-Germain. Le 20 mai 1937.

Mon métier de "pigiste" me laisse parfois le temps de le prendre. Lorsque je le tiens entre mes mains, c'est un peu de ma liberté que j'étreins. Alors je m'installe à la terrasse d'un café. Le même, toujours: "Le Flore". Ce matin l'air est frais, mais il porte aussi une effervescence particulière : celle du printemps peut-être. Des hommes passent le buste droit, la moustache aiguisée. Des femmes aussi viennent et vont, le pas pressé, penchées en avant. Elles ont toutes un port de tête élégant, mais pas toujours le sourire. Les hommes pas plus qu'elles d'ailleurs. Je commande un "Dubonnet", le serveur me l'apporte. Je le paie de suite. Je préfère comme ça : j'aime pouvoir quitter une terrasse de café au moment où je le décide. C'est une stratégie bien sûr ; qui me donne la douce illusion que je suis libre, un peu plus... Donc, je paie de suite. Le ronronnement des voitures au boulevard est presque doux aujourd'hui. Je trempe mes lèvres dans mon apéritif. Il est frais, aigre-doux. Je ne pense à rien de précis... ou plutôt... je me laisse bercer avec cette quiétude des courts instants où rien ne nous semble impossible... Et je revois son visage animé...
Dolie.

Qu'est-elle devenue ? Est-elle la créatrice reconnue qu'elle souhaitait être ? Je n'ai toujours pensé à elle qu'en des circonstances comme celles d'aujourd'hui : une terrasse café, un jour de mai - et le tout dans un instant comme suspendu au-dessus de la réalité. C'est alors que son image me revient... Pourquoi donc ?... Pourquoi maintenant ?... Je ne sais... Notre rencontre, la seule et unique, n'avait duré qu'une demi-heure, peut-être, en temps réel... une moitié d'heure à l'horloge d'une vie : RIEN. Ou si peu dans l'épaisseur nébuleuse d'une année, ou d'un mois, d'une semaine même... Et pourtant, quand ce temps du souvenir me vient, il est l'intervalle où, à chaque fois, l'image et sa netteté se précisent, s'affinent... Son sourire ?... sa voix ?... ses mains ?... Que s'est-il donc passé ? Quelle était, et avait été, cette magie, cette fascination pour elle ?... Un rien, peut-être... Un grain de beauté, de disgrâce, de ceux qui rendent attachants et uniques un visage, un corps... un rien... certainement. Dans sa démarche ? ... ou sa façon de m'avoir demandé le sucrier, sur la table que j'occupais... J'ai terminé mon "Dubonnet" sans m'en apercevoir... Qu'est-elle donc devenue ?...

Vous permettez ? Un homme, grand, au visage ingrat, s'est approché de moi. Il m'a souri et j'ai entendu sa voix avant même de l'avoir vu, lui. Il est là, devant moi. Il sourit toujours, d'un sourire timide mais chaleureux. Je ne dis rien tout de suite mais l'invite du regard à s'asseoir. Ce qu'il fait. J'ai le temps de me ressaisir :

- Je vous en prie, asseyez vous...

La terrasse est bondée. C'est une des dernières places libres, sûrement. Cet homme d'âge mûr, a une élégance discrète. Un "je-ne-sais-quoi-de-rien" qui fait la différence entre un homme de goût et un homme bien habillé. Le serveur passe et ; je recommande un « Dubonnet ». L'homme commande un thé. Il semble tout à coup gêné de notre proximité.

J'ai vraiment beaucoup de mal à dominer mon voyeurisme. Il doit être gêné de cela. J'incline la tête à droite, légèrement, mes yeux se posent quelque part... dans la foule... dense et compacte. "Qu'est-elle devenue ? "Se souvient-elle de moi ?..." Et cette question qui me revient, obsédante, et cruelle maintenant. Je lance quelques regards furtifs sur l'homme. Il a une peau épaisse. La luminosité du soleil fait briller sa joue gauche. Il a une marque, un trait mat et fin sur la joue... non, deux... trois même. Trois traits fins parallèles... Un peu semblables aux griffes de guerre d'un indien. Trois fines cicatrices, qui donnent à son visage, presque une grâce touchante : une signature originale à une oeuvre aux lignes communes.

Les lèvres à nouveau trempées dans mon verre. Je revois Dolie... Ces images d'elle, aujourd'hui, qui se présentent, s'imposent à moi avec l'insistance d'un signe... d'un je-ne-sais-quoi de troublant. L'homme termine son thé. Il se lève. D'un sourire, je l'accompagne du regard. Il me rend le sourire. Ajuste son long imperméable et s'en va. Il s'éloigne, je le suis des yeux, il se perd dans la foule. Je ne le vois plus, happé par la ville, dans la masse humaine informe, il a rejoint le cortège des oubliés.

Je termine mon verre d'un trait... Rien. J'ai tout à coup le sentiment d'un vide, d'un manque. Je lèche le pourtour encore humide du verre vide, comme pour appeler une autre image, un autre dessin, celui de Dolie peut-être... Rien. Je suis vide de tout. VIDE. Ce vide là, je le connais. Je me lève et m'apprête à quitter la table... Je vais marcher un peu et tout ira bien... Mes yeux restés en alerte se sont rivés sur une carte, de couleur, restée sur le fauteuil vide de mon voisin circonstanciel. Je m'arrête. Tends le bras, ouvre mes doigts. La carte est dans ma main... C'est une carte de visite, couleur or. Je lis, comme s'il s'agissait d'un autre que moi qui en ferai lecture :

" Fred et Dolie Simons Créateurs de Mode"

luc dall'armellina

24 juin 1989

paru dans la revue de création littéraire « *Sapryphages* » n° 4